
Le XVII^e siècle de Charles Maurras entre salons et bohème

Bruno Goyet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/992>

DOI : 10.4000/ccrh.992

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 avril 2002

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Bruno Goyet, « Le XVII^e siècle de Charles Maurras entre salons et bohème », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 28-29 | 2002, mis en ligne le 22 novembre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/992> ; DOI : 10.4000/ccrh.992

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Le xvii^e siècle de Charles Maurras entre salons et bohème

Bruno Goyet

- 1 À la fin du xix^e siècle, Charles Maurras (1868-1952) est un critique littéraire renommé et un poète plus confidentiel, qui vient de se lancer dans l'aventure politique en prenant position dans l'affaire Dreyfus et en redéfinissant le monarchisme sous la forme du nationalisme intégral. Par tous leurs aspects, son œuvre et sa vie sont un parfait observatoire de l'usage polémique qui peut être fait du xvii^e siècle, à la fois objet littéraire, culturel et politique. Cette multiplicité des champs d'action et des dimensions de l'œuvre de Maurras permet de dépasser dans notre analyse le seul discours sur le Grand Siècle pour voir son inscription dans des pratiques sociales et les conceptions idéologiques de certains milieux.
- 2 Le xvii^e siècle est d'abord un objet idéologique complet : sa littérature et sa langue recouvrent une réalité sociale globale avec ses institutions politiques :
La question de la langue est une question d'organisation nationale. [...] On ne sépare pas une langue des gens qui la parlent ni des pays où elle est parlée¹.
Le xvii^e siècle est ainsi une pièce essentielle d'une philosophie de l'histoire, qui permet en particulier à l'écrivain Maurras de penser le champ littéraire de son temps et sa propre appartenance à ce même champ.
- 3 Il est ensuite instrumentalisé dans le combat d'une avant-garde bohème, dans sa lutte contre l'école symboliste installée, mais aussi dans son refus des logiques de la littérature « industrielle ». La référence au xvii^e siècle est au service d'un renversement de l'ordre social bourgeois, incarné par la bohème. Disons que le désordre bohème est fondé sur une référence à une société d'ordre plus ancienne. Et le salon est le lieu central de la gestion de ce paradoxe.
- 4 Enfin, les salons s'inscrivent dans la sociabilité des élites aristocratiques qui y voient un des principaux moyens de leur survie en tant que groupe. Les salons ne sont que la partie la plus brillante de relations codées dont le degré le plus silencieux est la visite. Ces rites donnent une vision toute patrimoniale du xvii^e siècle, par la filiation revendiquée des

grandes familles, qui va déformer toute la vision sociale de l'idéologue Maurras en lui imposant les structures de signification de leur habitus. Fréquenter les salons n'est pas sans effet en retour sur la vision sociale et politique de leurs participants.

« Le génie du classicisme »

5 Le néoclassicisme et la référence au xviii^e siècle sont des éléments d'une vaste philosophie de l'histoire qui, chez Maurras, dépasse la seule question littéraire. Son ouvrage majeur sur cette question est *L'avenir de l'intelligence*, publié en 1905 chez Fontemoing.

6 D'après Maurras, le moteur de l'histoire serait dans la relation qu'entretiennent entre elles trois forces : d'une part le « Sang », l'« Or », qui sont toutes deux le règne de la « force des choses », et d'autre part l'« Intel-ligence ». Le xviii^e siècle fut celui de l'équilibre de ces forces :

La France entra dans le Grand Siècle de son génie et de sa pensée, apogée de son ordre et de sa nature : un État monarchique, une religion catholique, un art qui l'exprimait dans sa belle saison².

Le siècle classique est un tout, dont on ne peut séparer aucun élément.

7 De ce constat, il tire un projet politique et intellectuel précis, celui d'une contre-encyclopédie, élaborée au même moment, entre 1905 et 1908, avec la mise sur pied des principaux organes du nationalisme intégral : transformation de *L'Action française* en quotidien, création du Cercle Fustel de Coulanges (pour les universitaires) et de l'Institut d'Action française (qui regroupe des chaires d'enseignement dans tous les domaines de la contre-révolution), lancement de la Librairie Jean Rivain (pour éditer les écrivains de la renaissance nationale) et de la *Revue critique des idées et des livres* (organe du néoclassicisme et de l'anti-romantisme militants). Ce sont tous les lieux où l'on va définir le critère national de la littérature classique.

8 Maurras entre plus avant dans sa conception du siècle classique. Au xviii^e siècle, l'intelligence avait sa place, dont

[...] le rang était considérable, mais subordonné [...] Les Lettres sont un noble exercice, l'art une fiction à laquelle l'esprit s'égayé en liberté. Les effets sur les mœurs sont donc indirects et lointains³.

Il faut entendre cette description comme la contrepartie de celle de son temps, où le champ littéraire était en voie d'autonomisation. Maurras refuse l'engagement de plume comme sa vénéralité.

9 Pour lui, le règne indu de l'intelligence commence avec le xviii^e siècle et n'a fait que se développer depuis lors. Et avec ce règne, le divorce croissant entre la force des choses et la sphère intellectuelle. Ce qui va entraîner le développement des « déclamations anarchiques et des cryptogrammes abstrus », c'est-à-dire de la littérature de cénacle et du romantisme, qui ont séparé l'écrivain de son public naturel des élites traditionnelles, autre écueil que le recours au xviii^e siècle permet d'éviter.

10 Les salons se profilent derrière cette description du monde des lettres de son temps : ils sont le lieu de gestion par l'écrivain des exigences de la liberté de sa plume et de sa subordination à un ordre social. Car le salon lui offre un public choisi, en un temps où se développe un lectorat de masse et une opinion publique devenue souveraine avec le suffrage universel. La publication de livres de semi-bibliophilie pour un public réservé, pratique qu'il partage avec nombre de ses pairs dans l'entre-deux-guerres, est une forme

de prolongement du salon. Cette pratique permet d'échapper à la question de l'engagement littéraire, de la responsabilité sociale de l'intellectuel telle qu'elle avait agité les milieux littéraires en 1889 à la suite de la parution du *Disciple* de Bourget.

- 11 Le salon permet d'échapper à l'alternative qui s'impose aux écrivains fin de siècle, d'après Maurras : flagorner les goûts de la masse du lectorat, c'est l'éclosion d'une industrie littéraire, dont les auteurs vont être capables de vivre confortablement mais asservis ; ou se soumettre aux instruments culturels mis en place par l'État démocratique, au premier rang desquels le monopole universitaire. Il oppose à ce monopole, le mécénat royal et aristocratique qui se développait par l'intermédiaire de la cour et de la ville en ses salons. D'une certaine façon, Maurras conçoit sa fonction de critique littéraire comme le succédané de la relation naturelle de la société à la littérature qu'assuraient les salons. Il aura toujours soin de traiter d'ailleurs sa critique comme un art à part entière, un quatrième genre derrière le roman, la poésie et le théâtre, une sorte de forme démocratisée de la conversation de salon.
- 12 Une telle élaboration doctrinale à propos du siècle classique a frappé les observateurs étrangers de la culture française et les analystes de l'œuvre de Maurras. Les romanistes allemands ont été d'autant plus sensibles à cette façon de définir un siècle classique comme un tout que c'est la base de leur approche culturaliste de la civilisation française et qu'ils y voient le signe de la prétention des Français à l'universalité de leur culture. L'université allemande produit dès les années 1920-1930 de nombreux travaux sur cette question. L'un des meilleurs exemples en est celui de Hans Naumann, *Charles Maurras und die Weltanschauung der Action française*. Dans son introduction, après avoir dit l'importance de Maurras dans le monde intellectuel de la France contemporaine, il critique sa volonté de construire une doctrine du classicisme et son impuissance à écrire son « Génie du classicisme ». Ce faisant, il montre que cette doctrine recrée un xvii^e siècle global⁴. À travers l'exemple de Maurras, ce que les Allemands saisissent bien à propos du classicisme français, c'est cette notion de système social complet, base de leur *Weltanschauung*. Ce qui nous met sur la voie de l'analyse de formations sociales et de rites sociaux qui puissent traduire ce système.

La bohème

- 13 La vision du xvii^e siècle permet ainsi à Maurras de mettre en scène son refus de l'état du champ intellectuel de son temps. Elle est aussi une façon de prendre position à l'intérieur de ce champ. Arrivé à une époque où dominent les épigones du symbolisme, il s'immerge dans la bohème littéraire, passage obligé pour les jeunes bacheliers provinciaux, se réclame de Verlaine, vit mal du journalisme. Dominé à l'intérieur de ce monde, il adopte une stratégie d'avant-garde : son originalité est de fonder cette revendication de modernité par un retour aux traditions littéraires du classicisme, c'est-à-dire un retour à la *Classical Tradition* en pleine époque de *Modern Tradition*⁵. Pour ce faire, il doit combattre le classicisme défendu par ses collègues en critique littéraire comme Brunetière et l'ensemble des académiciens : bien qu'ils aient d'excellents principes (le classicisme), ils jugeraient mal de la littérature moderne parce qu'ils n'ont pas de goût⁶. Car, encore une fois, il s'agit d'une revendication de modernité et non de passéisme, ce qui fait que de Proust en Gide, d'Apollinaire en Valéry, ses collègues en néoclassicisme et en salons, lui garderont longtemps leur révérence.

14 Nous arrivons maintenant aux salons. Maurras, en son temps, n'est pas le premier écrivain à fréquenter les salons, que ce soit dans sa période avant-gardiste comme durant ses campagnes académiques. Au-delà du *topos* habituel sur l'importance des salons pour la littérature au XIX^e siècle, que représentent-ils réellement pour un écrivain ?

15 Un des leitmotifs de son texte est la pauvreté revendiquée par l'intellectuel :

Ni aujourd'hui, ni jamais, la richesse ne suffit à classer un homme ; mais aujourd'hui, plus que jamais, la pauvreté le décline. Non point seulement s'il est pauvre, mais s'il est de petite fortune et que le parasitisme ou la servitude lui fasse horreur, le mérite intellectuel se voit rejeté et exclu d'un certain cercle de vie⁷.

La seule alternative est celle de la sainteté ou du parasitisme :

Le rêveur, le spéculatif pourront s'y maintenir au prix de leur dignité ou de leur bien-être ; les places, le succès ou la gloire récompenseront la souplesse de l'histrion : plus que jamais, dans une mesure inconnue aux âges de fer, la pauvreté, la solitude, expieront la fierté du héros et du saint : jeûner, les bras croisés au-dessus du banquet, ou, pour ronger les os, se rouler au niveau des chiens⁸.

Maurras théorise là sa propre pratique : chroniqueur médiocrement payé, il doit multiplier les collaborations dans les années 1890-1900 et, en même temps, il n'hésite jamais à sacrifier ses collaborations quand il juge devoir le faire. Le déni de tout intérêt pour la richesse et pour le confort sont un moyen de s'intégrer dans le mode de vie aristocratique, sans avoir à se mesurer aux grandeurs sociales.

16 Et Maurras de faire référence à l'Ancien Régime pour illustrer cette contradiction du statut de l'écrivain :

L'indépendance littéraire n'est bien réalisée, si l'on y réfléchit, que dans le type extrême du grand seigneur placé par la naissance ou par un coup de la fortune au-dessus des influences et du besoin (un La Rochefoucauld, un Lavoisier, si l'on veut), et dans le type correspondant du gueux soutenu de pain noir, désaltéré d'eau pure, couchant sur un grabat, chien comme Diogène ou ange comme saint François, mais trop occupé de son rêve, et se répétant trop son *unum necessarium* pour entrevoir qu'il manque des commodités de la vie⁹.

Les modèles sociaux proposés aux clercs sont bien typés dans la société d'Ancien Régime, manifestant par là l'impossibilité pour Maurras de raisonner la société de son temps en des termes contemporains. On est bien au niveau de la *Weltanschauung*, puisqu'il s'agit des structures mêmes de l'appréhension du monde.

17 Mais, plus important, dans une note à propos de ce déclassement des écrivains contemporains, il révèle explicitement l'importance du statut social du célibataire dans le monde des salons :

La Bruyère disait, ce qui cessa peut-être d'être absolument vrai dans une courte période, à l'apogée de l'Intelligence, et ce qui redevient d'une vérité chaque jour plus claire : « Un homme libre et qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit, peut s'élever au-dessus de sa fortune, se mêler dans le monde et aller de pair avec les plus honnêtes gens : cela est moins facile à celui qui est engagé : il semble que le mariage met tout le monde dans son ordre ». Et, si cela redevient vrai, il faut donc que des ordres tendent à se consolider ? Tout l'indique¹⁰.

Ce que, au même moment, illustre aussi Proust dans bien des passages de *La Recherche*¹¹.

18 Il s'agit pour Maurras de justifier son propre mode de vie, éloigné de tout souci de reconnaissance bourgeoise. Maurras est, dans les années 1880-1900, et le restera jusqu'à sa mort, inclassable dans la société de son temps, et il travaille cette posture, dont la justification théorique comme esthétique est le fantasme d'une société aristocratique où le gueux reste très proche du grand seigneur. Il y a du « neveu de Rameau » chez lui.

- 19 Ainsi inverse-t-il tout le rythme de ses journées, travaillant toute la nuit et ne se levant qu'en fin de journée pour correspondre, lire la presse et recevoir les duchesses en visite au journal. Sa sociabilité est celle des salons aristocratiques des Faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré : les comtesses de Maillé, Courville, Rohan-Chabot et Luynes. Celui de la comtesse Joachim Murat lui servit d'état-major pour son élection à l'Académie en 1938. Il fréquente assidûment la princesse Amélie d'Orléans, ex-reine du Portugal, en son château du Chesnay (Versailles).
- 20 Ce type de sociabilité est inégalitaire par définition : à ce niveau, il n'est pas question de « rendre », d'autant que, en célibataire, Maurras n'a pas d'intérieur. Il n'y a guère que lors de ses passages en Provence, dans sa propriété de Martigues, qu'il peut être hôte, et au plus haut niveau social, puisqu'il y reçoit la reine Amélie et la duchesse de Guise. Mais l'éloignement provincial permet ce genre de rencontres, impensables à Paris. Martigues, c'est le domaine des femmes de sa famille, sa mère et sa fidèle servante, car il n'est pas d'intérieur possible sans présence féminine. Dans un salon, le principe est la dame qui reçoit.
- 21 Sa sociabilité parisienne, c'est celle du « marbre » (l'imprimerie du journal) et celle des Salons ; point de milieu. Le refus radical de la bourgeoisie, qui est idéologique et éthique, se réfère de façon toute naturelle à des modes de vie aristocratiques. Car la sociabilité des salons, à la différence de celle des clubs et cercles, est du domaine de la « verticalité, l'unilatéralité, la gratuité patricienne, la bienveillance qui se teinte de condescendance »¹². Et, avec beaucoup de cohérence, il adopte la même attitude dans son activité journalistique, refusant la séparation entre la rédaction et la typographie dans l'esprit de grande famille hérité de l'ancien journalisme, mais combattu par les syndicats professionnels qui s'organisent alors.
- 22 Il n'est pas jusqu'à son attitude envers les femmes et sa vie intime qui ne soit marquée par cet usage des salons. Là aussi, pas de milieu. Le salon est une forme particulière de régulation sexuelle : d'un côté, la « débauche » avec des « filles », autre grande image classique de la bohème, assez vite abandonnée au profit du culte d'une égérie. Le salon est le gardien d'une certaine forme de courtoisie et de badinage : Maurras évoquant la figure de Proust dans le salon de Mme de Caillavet met en scène leur rivalité auprès des jeunes filles de ce salon, confrontation tournant bien sûr à son avantage.
- 23 La figure féminine de l'égérie est mise au principe de toute la création littéraire. Non seulement dans ses recueils de poésie, comme *La Musique intérieure*, mais aussi dans son œuvre politique. Ainsi, *L'Enquête sur la monarchie* (1909) s'ouvre par une mystérieuse dédicace, dont il avouera qu'elle était à l'intention de l'amour de sa vie, vraisemblablement la nièce de Gustave Janicot, directeur de *La Gazette de France* :
- Un simple madrigal un peu triste, adressé à un être qui a tenu dans ma vie une place immense, dont j'eus immensément à me plaindre et à me louer et dont j'ai tenu à inscrire le souvenir sur la plus intime des pages d'*Anthinéa* et aussi sur le monument capital de ma vie et de ma pensée¹³.
- 24 Avec les cafés, les salons sont bien les lieux possibles de la vie sociale des bohèmes en rupture de Philistins. Maurras, cependant, les fréquente aussi en tant que doctrinaire politique et il s'immerge dans le monde des élites aristo-cratiques parisiennes pour lesquelles le salon est une pièce essentielle de leur mode de vie.

Des fétiches de prestige

- 25 Fréquenter les salons, comme le fait Maurras, c'est participer d'une certaine vision du monde, celle que nourrissent les formations sociales qui ont ces salons pour cadres de leur sociabilité. Et ce d'autant plus, dans son cas, que par ses positions idéologiques, il valorise les formes sociales héritées de la monarchie dont le xvii^e siècle est le Grand Siècle. L'on ne peut parler de salons sans les inscrire dans tout un ensemble de rites sociaux, à commencer par celui de la visite, degré minimal de la reconnaissance qui va s'épanouir dans la fréquentation d'un salon.
- 26 Quand les mémorialistes évoquent les salons de leur temps, ils font presque automatiquement référence aux xvii^e et xviii^e siècles. Robert de Jouvenel sous-titre son livre sur *L'Envers du « monde » : Mœurs de la Cour et de la Ville sous la République* (Flammarion, 1922). Commentant les funérailles du duc d'Orléans en 1926, le R. P. de La Brière évoque « toute la Ville et toute la Cour », à l'instar de Maurras, qui parle, lui, « de la Ville et de *L'Action française* », montrant par là combien la référence est une structure de signification fondamentale dans les élites traditionnelles. Elles se servent de ce schéma pour interpréter la réalité sociale de leur temps.
- 27 Un autre mémorialiste, André de Fouquières, insiste sur le rapport étroit que les hommes du monde faisaient, d'eux-mêmes, entre les formations sociales d'Ancien Régime et leur propre mode de vie :
- La chute de l'Empire mit en valeur l'importance de la Cour sur la vie mondaine : on s'aperçut qu'il manquait quelque chose d'essentiel et que cette carence risquait de porter un coup fatal à notre prestige dans le domaine des usages et de la mode [...]. Quelques salons présidés par des dames de qualité, gardiennes des traditions de la Cour, eurent alors une importance déterminante. Legs du xvii^e siècle, les salons furent une invention féminine et jouèrent rapidement un rôle considérable dans l'évolution des mœurs, eurent une influence profonde sur la vie littéraire et tinrent une place importante – déjà ! – dans l'opposition politique¹⁴.
- 28 Fouquières est le type parfait du mondain. Lié aux princes d'Orléans, au point d'avoir été invité au mariage du duc d'Orléans avec l'archiduchesse Marie-Dorothee de Habsbourg à Vienne, militant royaliste, compagnon de la camarilla des ducs (Luynes, Uzès, Decazes, ...), il est fondateur de l'Œillet Blanc, cercle très sélect de royalistes mondains qui pratiquent une propagande artistique et qui se sont organisés sur le modèle du *Jockey Club*. Son frère, Pierre de Fouquières, lui, est chef du protocole au Quai d'Orsay et introducteur des ambassadeurs à l'Élysée. Ils sont donc symboliques du monde aristocratique qui préserve son capital social et le fait prospérer dans la République.
- 29 Comme les visites, la fréquentation des salons est un rite mondain qui permet à ses membres de se reconnaître et de manifester leur appartenance à une élite sociale. Mais plus encore, par ces rites, des formations sociales plus ou moins marginalisées cherchent à réaffirmer leur centralité sociale en cultivant des traces du monde où elles avaient effectivement une place centrale. C'est ce qui fait la valeur de la référence à l'Ancien Régime et de la révérence envers les princes de la Maison d'Orléans, par-delà toute réelle adhésion au royalisme. Être reconnu par les princes, c'est participer du monde.
- 30 Cette recherche d'un fétiche de prestige se manifeste particulièrement dans les livres de « visites » : il est convenu de déposer sa carte dans les mai-sons avec lesquelles l'on est en relation sociale en respectant certaines hiérarchies ; avec le « Jour » (de réception des

hôtesses), c'est la principale forme de rituel mondain qui tisse la sociabilité salonnière. Les livres de visites des Orléans offrent un cas particulier et limite pour l'analyse d'un rituel mon-dain¹⁵ : par leur stature politique, ils drainent des fidélités hors du monde, que l'on va retrouver sur ces listes. Quand les hommes du monde signent de façon à être reconnus par les princes, avec tous leurs attributs sociaux, les hommes du commun, eux, n'ont pas ce soin, ce rite n'ayant absolument pas la même signification pour eux.

- 31 La composition sociale des visites des Orléans est complètement immergée dans le monde traditionnel : 28,7 % de membres du Faubourg, 42,6 % de membres du Monde ; ou, autre classification, 45 % de nobles authentiques, 19 % de titres de courtoisie et 5 % de patronymes d'apparence noble. Elle nous donne l'image la plus large du monde des salons, qui se sert de cette fréquentation pour affirmer et affermir son appartenance au Monde. Les visiteurs non mondains sont marginalisés, et par leur nombre et par leur manque de pratique du rite.
- 32 Car, visites comme salons sont en même temps le lieu des stratégies de distinction et de fusion des élites anciennes et nouvelles. Ils doivent, pour être efficaces, jouer dans les deux directions simultanément. D'où des tactiques de ménagement des différents cercles reçus dans les salons, les subtiles distinctions qui permettent de ne pas les mélanger. Les salons que fréquentait la reine Amélie en donnent une bonne illustration. Ceux de la haute bourgeoisie du XVI^e arrondissement sont bien plus mélangés que ceux du VII^e hôtel particulier du XVIII^e siècle, familles de la plus haute aristocratie ou liées étroitement à elle (Aubry-Vitet était membre du service d'honneur du duc d'Orléans), appartenant aux cercles les plus sélects (*Jockey,...*). Les hommes de lettres, eux, sont plus présents dans les salons les plus huppés, à la différence des hommes politiques. Ils y sont acceptés ès qualités selon le modèle mythique de l'Ancien Régime évoqué plus haut.
- 33 La société des salons est patrimoniale, inscrite dans un espace défini, en hôtels particuliers aux mains de la famille de toute antiquité :
- Quand mourut la comtesse d'Haussonville, née Broglie et petite-fille de Mme de Staël, il appartenait à sa belle-fille, la comtesse Othenin d'Haussonville, de continuer ses réceptions dans son salon de la rue de Constantine¹⁶.
- Ainsi les salons ont-ils une géographie définie, celle des faubourgs, où ils se fixent dans les hôtels particuliers. Géographiquement, 28 % des visiteurs des princes viennent du VII^e arrondissement, 25 % du VIII^e et 25 % du XVI^e et de Neuilly. La prégnance du « vieux faubourg » contredit l'évolution contemporaine du recrutement des clubs qui voient la montée en force des nouveaux quartiers chics, essentiellement le XVI^e et Neuilly. La fonction identitaire des princes reste forte.
- 34 Plus précisément encore, l'on voit que les visites se font de façon groupée, c'est-à-dire que l'on trouve à la suite, dans les livres de visites, les noms de familles qui résident dans un même hôtel particulier, avec souvent des liens de famille, et souvent aussi des lignages recomposés pour l'occasion, où provinciaux et parisiens se retrouvent ensemble pour visiter. C'est peut-être la marque la plus forte de l'importance de l'inscription patrimoniale des rites mondains qui gravitent autour des salons.
- 35 L'éloignement géographique de ces lieux centraux de la mondanité entraîne une marginalisation, comme l'ont connue les princes d'Orléans lorsqu'il leur a fallu, en 1923-1924, quitter leur hôtel de la rue de Varennes pour un immeuble plus modeste de la rue de Miromesnil, avec tous les stigmates du xix^e siècle bourgeois. Désormais, lorsque la duchesse de Guise vient à Paris, ce n'est plus qu'elle reçoit, qu'elle tient salon, mais plutôt chez la comtesse Gérard de Rohan-Chabot, la duchesse de Bisaccia (La Rochefoucauld) ou

encore la comtesse Charles du Luart, dans leurs hôtels particuliers du VII^e, au milieu du décorum d'Ancien Régime. Le marquis de Juigné, député monarchique de la Loire-Inférieure, qui organise ces réceptions, lui écrit en 1929 :

Les uns et les autres préparent des listes que j'aurai l'honneur de soumettre à l'approbation de Madame.

Il s'agit bien d'une société délibérée et inégalitaire.

- 36 Depuis cette inscription patrimoniale, les salons diffusent toute une vision sociale décalée par rapport à leur temps. Ainsi le discours politique de Maurras lui-même subit-il des déformations dues à cette myopie sociale.

Chaque société établit toujours dans la sphère qu'elle tient pour essentielle les différenciations les plus subtiles et les plus approfondies¹⁷.

Comme dans l'hôtel des Guermantes, la familiarité respectueuse est le mode de relation normal entre le peuple et les élites tel que celles-ci la conçoivent. Quand le peuple apparaît dans les listes de visiteurs, il vient en grande partie des quartiers chics, l'« épicière du coin » disait la duchesse de Guermantes, presque jamais des quartiers prolétaires de l'Est parisien. Le Faubourg et ses salons baignent dans une sociabilité verticale, où le bon peuple participe, à sa place, à la société des élites, quand, ailleurs, l'absence d'élites a décapité la hiérarchie sociale, le peuple ne peut alors plus être drainé par des fidélités et des proximités révérencieuses. Maurras va systématiser cette vision dans sa conception d'une société organique, où chaque partie concourt à l'harmonie de l'ensemble :

Les différents corps de l'État peuvent donc constater matériellement que, sans prétendre le moins du monde à l'égalité, ils appartiennent tous à la même famille d'animaux à deux pieds sans plumes¹⁸.

C'est aussi ce qu'il faut entendre quand l'historien Louis Bertrand (*L'Action française*, Académie Française,...) évoque la France de Louis XIV :

La France, au meilleur sens du mot, est toujours le salon qu'il a voulu qu'elle fût et dont il installa le modèle dans son Versailles.

Il précise ce qu'il entend par là :

Notre sensibilité est restée sociable comme alors. Nous avons besoin de sentir, de nous attendrir et de nous exalter en commun, et nous avons le même besoin de pensée claire, méthodique et ordonnée que ses grands prosateurs. Notre conception démocratique de la vie vient de lui : une carrière ouverte à tous les talents, une hiérarchie où le mérite personnel doit primer la naissance. Les relations mondaines sont pour nous ce qu'elles étaient pour lui et ses courtisans¹⁹.

- 37 Il développe ici un idéal de vie publique et politique typique des « capacités » qui se sentaient alors menacées dans l'exercice du pouvoir par l'irruption des masses dans le jeu politique. Il fonde sa vision sur une exigence de bon ton, de courtoisie, bref d'échange de civilité de salons. C'est la vision d'un jeu politique clos de toute part et strictement réglé par une convention mutuellement acceptée, tel que fonctionne un salon et tel que l'idéalisent les milieux conservateurs.
- 38 L'usage du salon, à l'intérieur d'un plus vaste complexe culturel, le siècle classique, répond ainsi à de multiples usages qui ne sont pas tous au même niveau : il permet d'abord à Maurras de théoriser sa conception de l'évolution du monde des Lettres, le rôle de la critique littéraire, le rapport des écrivains avec le public et avec les pouvoirs. Il lui permet ensuite de gérer ses propres contradictions, celles de la vie de bohème, en faisant appel d'un ordre aristocratique ancien contre un ordre bourgeois nouveau. Mais en retour, les salons, identifiés fortement à l'Ancien Régime, lui imposent leur propre vision sociale et idéologique.

NOTES

1. Lettre de Maurras à Mistral, 3 mars 1892.
2. Charles Maurras, *L'Avenir de l'intelligence*, édition de 1922, Nouvelle Librairie Nationale, préface de l'édition définitive, p. 5.
3. *Ibid.*, p. 43-44.
4. « La notion de « classique » signifie pour les Français modernes le « xvii^e siècle ». Elle ne signifie pas seulement un style artistique, mais le mode de vie de l'époque absolutiste. [...] Cela va jusqu'à Maurras, qui le voit encore sous l'aspect d'une époque de « l'art intellectuel » à imiter. » « Et dans l'analyse historique plus poussée, ce n'est pas seulement l'art et la philosophie qui paraissent devoir s'aligner selon ses normes données ; mais bien plus c'est toute la vie, l'éducation et la politique, l'économie et la société, qui se laissent appréhender ainsi, comme si tout devait être ordonné dès l'origine d'après les principes du beau et de la raison qui se rapportaient étroitement l'un à l'autre et devaient porter l'estampille de la grandeur et de l'unité. Sous cet angle d'attaque de l'analyse historique, une reconstruction d'un mode de vie total est possible, *i.e.* une « doctrine du classicisme ». Et sous l'hypothèse que la vie d'une époque s'est, ou plutôt peut s'être réellement déroulée selon de tels principes, il y a la prétention d'une telle doctrine à décider non seulement des idées et des observations, ce qui la cantonne à l'espace « académique », mais aussi à porter la vie en elle, à recevoir une impulsion de la vie, en un mot : qu'une doctrine peut être vécue. Le problème de la théorie et de la pratique était ainsi résolu. » (p. IX-X). Hans Naumann, *Charles Maurras und die Weltanschauung der Action française*, « Studien und Bibliographien zur Gegenwartsphilosophie XIII », Leipzig, S. Hirzel, 1935.
5. Pour reprendre les analyses d'Antoine Compagnon, *Les Cinq paradoxes de la modernité*, Seuil, 1990, Maurras serait l'inventeur de cet usage du terme « classicisme », d'après René Welleck, *Une histoire de la critique moderne*, Corti, 1996, p. 26-27.
6. « Brunetière ou le faux critique », in *L'Allée des philosophes*, Société littéraire de France, 1923.
7. Charles Maurras, *L'Avenir*, *op. cit.*, p. 61.
8. *Ibid.*, p. 84.
9. *Ibid.*, p. 69.
10. *Ibid.*, p. 61.
11. Marcel Proust, *Du côté de Guermantes*, Folio, t. II, p. 247.
12. Stéphane Rials, « Le cercle et le salon », in *Révolution et contre-révolution au xix^e siècle*, Albatros, 1987, p. 244-245.
13. Charles Maurras, lettre à Mgr Pennon, son ancien maître et confesseur, 11 février 1913.
14. André de Fouquières, *Cinquante ans de panache*, Pierre Horay, 1951, p. 59.
15. Je renvoie à ma propre analyse de ces livres, dans *Henri d'Orléans. Le prince impossible*, Odile Jacob, 2001, p. 90-96.
16. André de Fouquières, *op. cit.*, p. 72-73.
17. Norbert Élias, *La Société de cour*, Calmann-Lévy, 1974, p. 94.
18. Charles Maurras, *L'Action française*, janvier 1913.
19. Louis Bertrand, *Louis XIV*, Plon, 1924, p. 9.